

Témoignage : La Libération au Tholy



Gilbert Pêché témoigne des souffrances endurées à la ferme des Quatre Vents à Bouvacôte lors des combats de la Libération :



« En septembre 1944, j'habitais avec mes parents, ma grand-mère et mes six frères et sœurs dans la ferme des Quatre Vents à Bouvacôte.

Le site des quatre vents qui culmine à 800 mètres d'altitude, est un lieu qui domine toute la vallée de Cleurie et d'où l'on peut apercevoir jusqu'à 28 Communes. Ce lieu stratégique a été occupé dès la mi-septembre 1944 par les troupes allemandes, qui y ont installé un poste d'observation avec longues vues et jumelles puissantes sur trépied, téléphone et radio.

Nous avons donc vécu pendant cette période avec les Allemands dont le nombre variait entre huit et vingt. Ils avaient totalement investi la ferme, mais occupaient principalement le grenier en raison du point de vue qu'ils avaient sur les environs. Aussi il y avait d'incessants va-et-vient dans la maison. Dès qu'un obus tombait, ils venaient se réfugier avec nous à la cave.

Nos chambres donnaient d'un côté de la ferme, les Allemands occupaient l'autre côté.

Une nuit, début octobre, les alliés, sachant la ferme occupée par l'ennemi, tirèrent des rafales de mitrailleuses dans les fenêtres de nos chambres. Il n'y eut heureusement aucun blessé, car, par prudence, nous dormions éloignés des fenêtres et des portes.

Le lendemain, nous sommes allés nous abriter dans un tunnel que mon père avait creusé à proximité de la ferme pour chercher de l'eau d'une source. Cet abri mesurait 1.80 mètres de hauteur sur environ 1.20 mètres de largeur et était long de 35 mètres. Il était constitué de pierres, de crassin, qui est une terre très dure, et de roches friables.

Nous nous sommes alors réfugiés tous les quinze dans cet abri. Il y avait en effet Marie Coignus, ma grand-mère paternelle âgée de 74 ans, mes parents, Claire (41 ans) et Paul (42 ans), mes frères et sœurs, Marie (18 ans), Michel (16 ans), Pierre (14 ans), Marcel (9 ans), Rose (4 ans) et Jean-Paul (5 mois). Quant à moi, j'allais avoir mes treize ans.

Il y avait aussi avec nous une autre famille, qui était venue se réfugier aux quatre vents, pensant être plus en sécurité sur les hauteurs. C'était la famille Arnould de Noirpré à La Forge, qui était liée d'amitié avec mes parents. Il y avait Aimé Arnould, sa femme Yvonne et leur trois enfants, Pierre (8 ans), Marie-Thérèse (4 ans) et Jean Louis (5 mois). Aimé Arnould était comptable à l'usine Walter du Tholy, mais en septembre 1944, cette usine, tout comme la Fromagerie Gérard, avait fermé ses portes.

Aimé et mon père aménagèrent des couchettes dans le tunnel et c'est ainsi que nous avons vécu, nuit et jour, dans cet abri pendant une dizaine de jours.

Les Allemands sont venus voir comment nous étions installés, mais ils renoncèrent à partager notre abri, qui ne comprenait pas d'issue de secours. Ils demeurèrent à la ferme.

Le 11 octobre, vers 17 heures, des obus incendiaires s'abattirent sur les Quatre Vents et mirent le feu à la ferme, obligeant les allemands à s'enfuir. Nous, nous étions à l'abri dans notre tunnel mais le feu anéantit entièrement la ferme et fit périr une partie du bétail.

Le 12 octobre, en recherchant une vache qui avait échappé à l'incendie et aux obus, j'ai vu, à 500 mètres de notre ferme, des soldats allemands confortablement installés à l'abri dans une ancienne carrière. Ils me regardèrent ; je priai pour qu'ils me laissent en paix, ce qu'ils firent. Grâce à ma petite taille, 1.32 mètres, à l'époque, je passais facilement pour un enfant.

Je ne savais pas encore que nous aurions l'occasion de les dénoncer quelques jours plus tard aux soldats américains qui étaient en poste chez Émile Cunin. Peu après la fin des combats, plusieurs corps de soldats allemands ont été retrouvés tués, précisément à cet endroit.

Le 15 octobre, vers 17 heures, mon père et son ami Aimé voulurent

améliorer le confort précaire de notre tunnel en y installant de nouvelles couchettes. Ils sortirent donc de l'abri pour aller chercher des planches. Mais, alors qu'ils étaient l'un et l'autre de chaque bout de la pile de planches, un obus tomba au milieu de celle-ci.

Mon père fut tué sur le coup. Son ami Aimé, âgé de trente ans, succomba quelques minutes plus tard à ses blessures dans les bras de sa femme. Ma mère et son amie assistèrent impuissantes à son dernier souffle.

Malgré ces circonstances dramatiques, ma mère reprit le dessus. Je l'entends encore dire : « il vaut mieux rentrer dans le tunnel pour qu'il ne nous arrive pas la même chose ». Elle avait raison. A peine étions nous revenus à l'abri que les obus tombèrent à nouveau.

Les corps de mon père et de Aimé Arnould gisaient dans la cour de la ferme. Leurs femmes se retrouvaient seules avec leurs enfants à charge et leurs habitations détruites.

Le soir venu, ma mère demanda un volontaire parmi mes frères et mes sœurs aînées pour aller demander du secours auprès des voisins, car il fallait des hommes pour nous aider.

Nos voisins les plus proches étaient la famille Paul L'Etang qui demeurait à 300 mètres, mais leur maison était occupée par une soixantaine d'Allemands. Nous ne pouvions pas y aller. Nous devions donc aller chercher du secours chez Ernest Pêché à deux kilomètres de là. Comme personne ne se sentait le courage d'affronter le danger, car les obus tombaient toujours, ma mère s'adressa à moi et j'ai accepté.

Je suis parti seul un peu avant la nuit. Heureusement que je connaissais bien les alentours, mais je n'étais pas à l'abri des mines ou d'un obus. J'ai ainsi pu avertir plusieurs voisins du drame qui s'était produit. Ceux-ci me trouvèrent bien courageux et compatirent à notre peine, mais ils estimèrent qu'il était trop dangereux de se déplacer le soir même, car les avions passaient sans arrêt et les obus continuaient de tomber. Ils préféraient attendre le lever du jour pour nous porter secours. Je rejoignis ma famille dans le tunnel et rapportai ces propos à ma mère.

Au petit jour, Justin Didier, Ernest Pêché, Raymond François et Pierre Laurent sont venus avec deux échelles et des draps, en guise de civière et de linceul, pour emmener nos chers disparus. Le corps de mon père étant entièrement disloqué, ils firent de leur mieux pour le reconstituer.

A cause du danger, nous n'avions pas d'autre choix que de laisser ces quatre hommes courageux s'occuper de tout. Compte tenu des circonstances, nous ne savions pas si nous nous reverrions un jour. Ces hommes transportèrent les deux corps dans une ferme plus abritée située à un kilomètre en contrebas, chez Adrien Tisserant.

Celui-ci fabriqua des cercueils provisoires en sapin, pendant que les quatre hommes creusaient des tombes devant la maison de Paul Thomas, un voisin, à un endroit situé hors de la vue des ennemis, qui tiraient sur tout ce qui bougeait. C'est là que furent inhumés mon père et Aimé. Une croix marquée de leurs noms fut plantée sur chaque tombe provisoire.

Pendant ce temps, les deux veuves décidèrent de tout quitter le jour même pour rejoindre une ferme qu'elles savaient libérée par les Américains. Il fallut s'organiser pour éviter les dangers, crainte de se faire arrêter par les Allemands, peur d'être déportés, ou de passer sur des endroits minés.

Nous nous sommes séparés par petits groupes avec comme point de ralliement la ferme d'Émile Cunin et avons emprunté des sentiers différents. Je suis parti avec Marie, ma sœur aînée, mais les Allemands, mitrailleurs à la main, nous ont crié : « halte là, où allez-vous ? » Nous leur avons menti en leur répondant que nous allions à la ferme d'Émile Laurent que nous savions être occupée par d'autres Allemands. Ils nous laissèrent donc passer.

Nous avons feint de nous diriger vers cette ferme, mais avant d'y parvenir, nous avons pris un autre chemin pour rejoindre la destination convenue. Heureusement, nous connaissions parfaitement les lieux.

Nous avons donc rejoint, non sans peine, le reste de notre famille au lieu de rendez-vous, chez Émile Cunin, la seule ferme au sud de Bouvacôte à être libérée. Nous en avons profité pour renseigner les Américains sur les positions allemandes...

A suivre...

Témoignage : LA LIBÉRATION DU THOLY

Gilbert PECHE témoigne des souffrances endurées à la ferme des Quatre Vents à Bouvacôte lors des combats de la Libération.

(suite et fin)



Ma mère, ma grand-mère, mes frères et sœurs et moi-même avons alors été conduits chez un oncle, Émile Pêché à Renauvoid, près d'Epinal. Comme mon oncle ne pouvait pas tous nous héberger, nous avons été dispersés dans plusieurs familles d'accueil aux alentours, Pierre et Marcel dans la ferme Géhin, à côté de chez mon oncle, Michel et moi chez Garnier aux Forges.

AUTOMNE 1944

Après l'incendie le 11 octobre 1944 de la ferme des Quatre Vents et la mort tragique le 15 octobre de Paul Pêché et d'Aimé Arnould, Mesdames Pêché et Arnould décidèrent de passer les lignes avec leurs familles. C'est ainsi qu'elles se rendirent dans la ferme d'Emile Cunin en bas du vallon de Froide Fontaine.

... Nous avons donc rejoint, non sans peine, le reste de notre famille au lieu de rendez-vous, chez Émile Cunin, la seule ferme au sud de Bouvacôte à être libérée. Nous en avons profité pour renseigner les Américains sur les positions des Allemands.

Pour amener le plus d'affaires possible, Marie et moi avons dû faire un autre aller-retour entre les deux fermes en prenant soin à chaque fois de changer d'itinéraire pour éviter les Allemands.

Marie était pieds nus dans ses sabots, car toutes les chaussures avaient brûlé dans l'incendie de notre maison. À mi chemin, un sabot s'est débridé et elle a dû faire pieds nus le reste du trajet. Arrivée chez Émile Cunin, celui-ci répara son sabot et lui mit du foin dedans pour soulager ses pieds. Il nous donna aussi à manger et à boire. Nous étions heureux de nous retrouver tous réunis, sains et saufs, ma mère, ma grand-mère et les sept enfants, Yvonne Arnould et ses trois enfants.

Ma mère décida de se rendre à Julienrupt afin de trouver refuge chez une tante dans la famille Camille Lambert. Il nous restait encore à parcourir à pied quatre kilomètres de mauvais sentiers caillouteux et minés, tout en portant les bagages, mais aussi les deux bébés de cinq mois et ma sœur Rose, âgée de quatre ans, qui avait des difficultés à marcher.

En cours de route, nous nous sommes reposés un peu chez Monsieur et Madame Joseph Latray au Mourot. Ils nous firent rentrer dans leur maison et nous offrirent un café.

Quel ne fut pas notre désarroi lorsque, arrivés à Julienrupt, nous avons constaté que la maison de notre tante avait elle aussi brûlé.

Ce fut donc la famille Léon Cunin de Julienrupt, qui hébergeait déjà la famille Lambert et des soldats américains, qui nous accueillit. Mais comme il y avait beaucoup trop de monde dans cette maison, quelques uns d'entre nous ont été recueillis dans le voisinage, chez Camille Pierrat. C'est à ce moment là que Madame Arnould et ses enfants nous ont quittés pour retrouver leur famille à Jarménil.

Le Village de Julienrupt était certes libéré. Pourtant au troisième jour de notre arrivée dans cette maison, un soldat américain s'est fait tuer sous mes yeux par un obus allemand. Je me trouvais à ce moment précis de l'autre bout du couloir où ce soldat fut tué.

Craignant pour notre sécurité, ma mère décida alors de faire intervenir la Croix Rouge Française.

Nous avons reçu le meilleur accueil et je remercie beaucoup ces familles de nous avoir ouvert leurs bras avec tant de chaleur.

Ce n'est que vers le 8 décembre que nous sommes tous rentrés dans notre deuxième ferme au Haut du Tôl. Ma mère y était allée quelques jours auparavant pour l'état des lieux. La ferme avait été épargnée par le feu, mais était endommagée par les obus, de sorte que sur sept pièces, il ne restait que la cuisine et deux pièces habitables.

Nous avons été rapatriés de Renauvoid à Saint Amé par camion militaire. Il nous restait douze kilomètres à pied pour rejoindre la ferme du Haut du Tôl.

Nous avons fait une étape à Crémanvillers, chez une cousine de maman, Madame André Pierrat. Là, nous avons pu nous restaurer. Puis nous avons repris la route.

Harassés par la montée, nous avons fait une autre halte dans un café du haut du Tôl tenu par une cousine, Madame Paul Gégout. Soixante ans après, j'entends encore cette brave femme nous demander : "Qu'est-ce que vous mangez ce soir ?" Maman lui répond qu'elle irait arracher des pommes de terre. "Eh bien, répliqua t-elle, il me reste un fromage, je vais vous en donner la moitié". Bien qu'elle avait, elle aussi, sept enfants à nourrir, elle prit le fromage dans ses mains, un beau munster d'environ un kilo, le posa sur la table et le coupa en deux. Jamais je n'oublierai ce geste magnifique.

À la ferme, il ne restait plus, sur les onze têtes de bétail que nous possédions avant la guerre, que deux vaches, que des voisins avaient eu la bienveillance de nourrir pendant nos deux mois d'absence.

Les pommes de terre que nous avons ramassées au début du mois de septembre et rentrées à la cave de la ferme des Quatre Vents avaient été brûlées avec la maison. Celles que nous avons stockées dans la cave de la grand-mère paternelle, chez Villemin à Bouvacôte, avaient été volées par les Allemands.

Les jours suivants notre retour, nous avons essayé d'en arracher quelques unes à la pioche, tant le sol était gelé, mais nous avons dû y renoncer. Nous avons été contraints d'en acheter à des particuliers, alors que nous en avions planté un hectare. Cet hiver là, nous nous sommes principalement nourris de pommes de terre et de lait.

Ce n'est que le 19 décembre 1944, qu'eut lieu en l'église du Haut du Tôl l'enterrement de mon père.

Quant à notre maison des Quatre Vents, elle ne fut reconstruite qu'en 1952 et nous avons pu y aménager en décembre 1953.

Gilbert PECHE